

Rec. P. XIX 258/8

# M É M O I R E

S U R L A N A T U R E

DES FIEVRES PUERPÉRALES,

PAR le citoyen GUICHOU, Docteur en Médecine  
de la ci-devant Faculté de Montpellier, &  
actuellement en exercice dans le canton de  
Montesquieu - Volvestre, Département de la  
Haute - Garonne.



A T O U L O U S E ,

De l'Imprimerie de la veuve DESCLASSAN, près  
la place de la Liberté, 7<sup>e</sup>. section, N<sup>o</sup>. 22.

---

L'AN SIXIEME DE LA RÉPUBLIQUE.



laine 8<sup>c</sup>  
 verre 3  
 moulin 2  
 Dubois 2 25<sup>9</sup>  
 unse —  
 sucre 3 33<sup>9</sup>  
 café 4<sup>c</sup>  
 huile 2  
 vinaigre 1  
 sucre 3<sup>c</sup>  


---

 18<sup>9</sup>

papier 9<sup>c</sup> 9<sup>9</sup> blabla  
 papier 3024y blabla

---

## AU LECTEUR.

---

**D**ANS l'année 1782, les médecins de l'Hôtel-Dieu de Paris présentèrent à la faculté de médecine, un mémoire sur la fièvre puerpérale, qui, jusqu'alors, n'avoit été connue que très-imparfaitement en France. Ce mémoire fut approuvé par la faculté, qui délibéra de le présenter au gouvernement, pour rendre public, par son intermédiaire, la méthode curative que le docteur Doulcet, l'un des médecins de l'Hôtel-Dieu, venoit d'employer avec quelque succès contre cette maladie, & qui fut donnée en conséquence fort mal à propos comme spécifique. Le gouvernement chargea la société royale de médecine de lui faire un rapport sur ce mémoire. C'est ainsi que l'erreur, revêtue de l'approbation d'une

société respectable , s'est répandue avec tout le crédit que pouvoit lui donner le gouvernement qui la fit publier dans le temps. J'ai senti combien elle doit avoir été funeste depuis sa publication , & combien elle pourroit l'être encore. J'ai cru appercevoir la vérité. L'humanité m'a fait un devoir de la mettre au jour.

---

---

---

# M É M O I R E

S U R L A N A T U R E

## DES FIEVRES PUERPÉRALES.

---

Non fingendum, aut excogitandum, sed inveniendum  
quid natura faciat aut ferat..... BACON, *aph.*

---

**E**XISTE-T-IL une fièvre puerpérale, c'est-à-dire, une fièvre qui reconnoisse quelque chose de spécifique dans la nature, & qui soit particulière aux femmes en couches ? Telle est la question que je me suis proposée plusieurs fois, en lisant les auteurs qui ont traité ce sujet. La diversité de leurs opinions sur la cause de cette prétendue fièvre, la variété dans les symptômes, qu'ils donnent comme pathognomoniques de son existence, m'ont d'abord fait naître des doutes, & m'ont enfin convaincu que, sous la même dénomination, ils ont décrit & traité des maladies auxquelles une ressemblance dans les phénomènes extérieurs dont elles s'accompagnent, semble imprimer le même caractère, & qui cependant sont bien différentes par leur nature & le traitement qu'elles exigent. Le défaut de succès de leur méthode curative en général, est une preuve non équivoque de leur erreur. Les avantages qu'on a retiré dans ces derniers temps à

l'Hôtel-Dieu de Paris, de celle qui a été inventée par le docteur Doulcet, ne prouve rien contre mon assertion ; elle a été donnée comme spécifique dans tous les cas : voilà l'erreur ; elle ne l'est pas plus, ainsi que nous le démontrerons, que la saignée dans tous les cas de pleurésie.

Frappés de la gravité de quelques symptômes dont s'accompagne le plus souvent une fièvre quelconque qui survient à une femme en couches, & qui se manifestent ordinairement vers la région de la matrice, ils ont négligé ceux qui indiquent la nature de la fièvre, pour ne s'occuper que des premiers ; ils en ont soigneusement recherché la cause, sans jamais penser que cette cause elle-même n'étoit que secondaire, puisqu'elle n'est que l'effet du trouble causé dans la matrice par la fièvre qui est survenue. Voilà l'origine de leur erreur ; les dissections, cette source féconde de connoissances en médecine, quand on fait y puiser, en leur montrant à l'œil les divers ravages qu'occasionne la maladie dans son cours, les ont confirmés dans la première idée où ils étoient de quelque chose de spécifique ; & chacun l'a fait consister ce spécifique, dans la lésion du viscère qu'il a trouvé le plus endommagé après la mort. De là est résultée cette contradiction d'opinions sur l'essence ou la nature de cette fièvre, & la diversité des traitemens imaginés pour la combattre. Nous nous bornerons à l'analyse des opinions principales.

Hulme & Léack , en Angleterre , ont fait un grand nombre de dissections de femmes mortes de la fièvre puerpérale : ils ont constamment trouvé la matrice intacte ; d'un autre côté , ils ont trouvé les intestins grêles & l'épiploon gangrenés , & la cavité du bas-ventre inondée d'une matière purulente & d'une odeur très-fétide. Ils ont conclu de là , que la suppression des vidanges étoit quelque chose d'accidentel , absolument indépendant de la nature de la maladie , & que lorsqu'elle avoit lieu , elle devoit être considérée non comme cause , mais comme effet ; & ils ont fait consister la cause de la fièvre , dans l'inflammation des viscères gangrenés. Il y a cependant cette différence dans l'opinion de ces deux auteurs , que le docteur Hulme subordonne cette inflammation à un état de putridité dans les intestins , contre laquelle il dirige principalement son traitement , tandis que Léack ne s'est guère occupé que de l'inflammation pure & simple , qu'il attribue à la pression que la matrice exerce sur ces viscères pendant la grossesse.

Le docteur Walter , en Allemagne , diffère des premiers , en ce qu'il fait consister la nature de cette fièvre dans l'inflammation du péritoine ; & c'est à l'inflammation de cette partie qu'il attribue la grande quantité d'humeur puriforme qu'on trouve souvent dans le bas-ventre par la dissection du cadavre.

Les médecins d'Edimbourg , en admettant l'in-

flammation pour cause , comme les premiers ; ne différent d'eux que par le siege de cette inflammation ; ils l'ont placé dans la matrice qu'ils ont trouvé dans un état de phlogose.

Levret , Pufos , & autres en France , ont assigné à cette fièvre une cause toute différente ; ils l'ont faite dépendre du reflux du lait , & de son mélange avec le sang.

With prétend que Hulme & Léack ont pris l'effet pour la cause ; & réfutant en général l'opinion de tous ceux qui l'ont précédé , il a prétendu qu'elle ne dépendoit point de l'inflammation de l'épiploon & des intestins , ou de tout autre viscere , ni du reflux du lait ou de son mélange avec le sang , mais des émanations putrides qu'envoient sans cesse dans le sang les lochies retenues dans la matrice & les parties voisines , & la bile qui se corrompt dans les intestins.

Enfin , dans ces derniers temps , la société de médecine de Paris , dans son rapport fait par ordre du gouvernement sur la méthode employée à l'Hôtel-Dieu par le docteur Doulcet , sans se prononcer ouvertement sur la cause & la nature de cette fièvre , a semblé la faire dépendre d'une complication d'inflammation & de putridité.

Les auteurs ne différent pas moins sur les signes caractéristiques de cette fièvre , que sur sa cause & sa nature : les uns donnent pour signe non-équivoque le météorisme du bas-ventre , & la sup-

pression ou le dérangement des lochies ; de ce nombre sont principalement ceux qui en font consister la cause dans l'inflammation de la matrice ; les autres au contraire soutiennent que les lochies ne cessent point de couler pendant le cours de cette fièvre.

Ceux-ci font consister ce signe certain dans la flaccidité ou le vide qu'éprouvent les seins tout-à-coup , & dans un temps où ils devroient naturellement se remplir ; c'est même ce temps ou ce moment que le docteur Doulcet recommande de saisir avec soin pour administrer son spécifique : ceux-là au contraire vous disent qu'ils ont vu des fièvres puerpérales exister sans ce signe. Ainsi Léack a vu souvent que les mamelles restoient pleines de lait & fort gonflées jusqu'à la mort. With a vu souvent la même chose.

Certains fixent l'époque du début ou de l'invasion de cette fièvre au troisième jour après les couches pour le plus tard , & au premier jour pour le plutôt ; d'autres prolongent cette époque jusqu'au vingtième. Enfin , nous pouvons dire avec le docteur With , qu'il existe autant de descriptions différentes de cette maladie , qu'il y a d'auteurs qui en ont parlé.

D'où peut venir cette diversité d'opinions sur la nature & les causes de cette maladie , cette grande diversité dans la description qu'on en donne ? Autant il a été imaginé de causes , autant il a été inventé de traitemens. Leur peu de succès , je le

répète , est une preuve non-équivoque de l'erreur dans laquelle ont été les inventeurs ; ce sera déjà avoir fait un grand pas vers la vérité , que de découvrir la source de leur division.

Je crois l'appercevoir cette source de division , dans le défaut d'analyse , dans la confusion qu'ils ont faite des symptômes caractéristiques de la fièvre , & de ceux qui lui sont étrangers , quoique existans simultanément avec elle. Si nous réfléchissons sur ce qui se passe chez une femme en couches , nous nous convaincrions facilement que la nature est chez elle dans un état de travail qui ne peut avoir lieu que dans le temps des couches , puisqu'elle est occupée à former & à élaborer la nourriture du nouvel être auquel elle vient de donner l'existence. Cette opération se fait principalement dans la matrice , les mamelles & leurs dépendances ; si la nature est troublée & dérangée dans son œuvre par une cause quelconque , ( elles sont en grand nombre ) ce trouble des fonctions naturelles doit nécessairement se manifester par des phénomènes particuliers qui se feront appercevoir dans les diverses parties qui sont dans ce moment dans un état de travail. Confondre ces divers symptômes avec ceux de la fièvre , c'est réunir deux choses absolument hétérogènes ; & en effet , ces accidens surviennent quelquefois avant la fièvre , & déterminent occasionnellement cette dernière ; quelquefois au contraire la fièvre survient la première , & n'est qu'une cause occasionnelle des premiers.

La fièvre & les accidens des couches ne sont donc point tellement liés, qu'ils ne puissent être & qu'ils ne soient réellement indépendans l'un de l'autre ; les accidens des couches peuvent donc exister sans telle ou telle fièvre déterminée & réciproquement, puisque cette dernière joue le rôle, tantôt de cause déterminante ou occasionnelle, tantôt celui d'effet secondaire.

Ce principe puisé dans l'observation même, & auquel nous donnerons son développement dans la suite, une fois posé, il est clair que toutes les fois qu'une fièvre, quelle qu'en soit la nature, survenant à une femme en couches, sera accompagnée du dérangement du travail de la nature dans cette circonstance, ce qui constitue la fièvre puerpérale, elle sera accompagnée d'un ensemble de symptômes, qui auroit été tout différent si elle eût été seule, qui en masquera la marche, & en fera paroître le cours irrégulier en apparence. Mais cet ensemble, je le répète, est un composé résultant de deux états contre nature, de la fièvre & des accidens des couches, états qui sont simultanés par le fait, qui peuvent exister indépendamment l'un de l'autre, & qui par conséquent doivent être distingués.

La fièvre n'est pas toujours une, constamment la même ; elle peut être purement nerveuse, elle peut être humorale ; elle peut participer de l'un & l'autre caractère, selon les causes qui la déterminent & la disposition actuelle de l'accouchée ;

elle doit donc présenter un caractère varié, selon la nature qui lui est propre. D'un autre côté, les accidens des couches ne sont pas toujours les mêmes ; ils peuvent dépendre de plusieurs causes différentes, qui imprimeront chacune un caractère particulier à ce dérangement. Ce sera tantôt un état de phlogose de la matrice irritée par un accouchement laborieux, tantôt une affection spasmodique qui aura interrompu le lait dans son cours & supprimé les lochies, tantôt une fausse crise de la fièvre de lait, qui aura occasionné quelque métastase. Ils doivent donc présenter des phénomènes divers, corrélatifs à la diversité de leur nature ; pour la même raison, les effets qui doivent nécessairement résulter de cet état compliqué de fièvre & des couches, & que l'on aperçoit après la mort par la dissection, doivent varier dans le même rapport. D'où il suit nécessairement que l'ensemble des symptômes qui caractérisent cet état de complication, ne peut pas être toujours le même.

Il n'est pas donc étonnant que les auteurs qui ont eu occasion de le voir, les uns sous une forme, les autres sous une autre, aient tant varié dans le rapport qu'ils en ont fait. Ou je me trompe fort, ou c'est là la source de leur division sur les signes, la nature & le siège de ce qu'ils ont appelé fièvre puerpérale.

Cette diversité d'opinions, qui laisse le jeune praticien dans une incertitude inquiétante, & le

place dans la cruelle alternative de laisser la malade livrée à la nature le plus souvent insuffisante, ou de lui administrer un secours hasardé, devient précieuse pour le médecin observateur; elle le conduit, comme par la main, à la découverte d'une vérité intéressante pour l'humanité. Chacun des auteurs qui a traité de la fièvre puerpérale, a basé son système sur des observations qu'on ne peut révoquer en doute, & dont on verra bientôt la confirmation. La différence ou la contradiction apparente vient donc de ce que les états malades qui les ont fournies, n'étoient pas les mêmes par leur nature, quoiqu'ils se ressemblent parfaitement par l'ensemble des phénomènes extérieurs dont ils s'accompagnent. Cette vérité est d'autant plus intéressante, que depuis que les Anglais ont caractérisé cet état des femmes en couches, du nom de fièvre puerpérale, il paroît qu'en général on l'a envisagée comme une fièvre nouvelle, ou encore non décrite, à laquelle il falloit chercher un spécifique. Erreur très-funeste, & qui a été singulièrement accréditée en France de nos jours.

Nous en avons dit assez pour être à même de résoudre la question que je me suis proposée au commencement du Mémoire, qui consiste à savoir s'il existe une fièvre puerpérale.

A prendre cette dénomination dans son sens naturel, nous pouvons dire que cette fièvre est purement idéale, & qu'elle n'existe point dans la

nature. Je veux dire qu'il n'existe point une fièvre puerpérale spécifique, qui soit toujours une, & dont le caractère individuel la distingue des autres fièvres connues, & en fasse une espèce particulière. Je fais bien que le préjugé ne manquera pas de se récrier contre cette assertion, qu'il regardera comme un paradoxe; il objectera que la dénomination ne fait rien, que le nom est nouveau à la vérité, mais que la fièvre ne l'est point; il objectera avec Doulcet l'autorité d'Hypocrate qui a décrit cette fièvre. Eh bien! c'est Hypocrate lui-même que j'invoque pour juge entre le préjugé & moi. J'en appelle à tous ceux qui l'ont lu, & qui ont su le lire.

Mal à propos on s'appuie de l'autorité du livre de *Morbis mulierum*, où l'on prétend qu'Hypocrate a donné une description parfaite de cette prétendue fièvre. Ce livre n'est point de lui, (on peut consulter Haller); le fût-il, n'importe, ce livre ne prouve rien en faveur du préjugé que je combats. Qu'on le lise avec attention, & on se convaincra que ce qui y est dit de relatif à ce sujet, n'est que l'exposé du résultat d'une inflammation de matrice ou d'une suppression des lochies; mais ces deux accidens ne constituent point la fièvre puerpérale, puisque, ainsi que nous l'avons dit dans l'exposé que nous avons fait des diverses opinions, les lochies fort souvent ne cessent point de couler, & que la matrice est souvent intacte. Mal à propos donc prétend-on trouver dans ce

livre un appui en faveur de l'erreur : tant il est vrai qu'il n'est rien comme le préjugé pour empêcher la vérité de percer , & lorsqu'il s'est une fois emparé de l'esprit , celui-ci croit voir une preuve de l'idée dont il est imbu , même dans ce qui en est le plus éloigné.

Revenons à Hypocrate , cité , comme on le voit , si mal à propos en faveur de l'erreur , & qu'on auroit pu citer avec tant d'avantage en faveur de la vérité.

Ce grand homme , qui s'occupoit si peu des mots , qui n'avoit en vue que la nature , dont il épioit sans cesse la marche & les momens , & qu'il nous a présentée pour ainsi dire toute nue , ce qui fait le caractère distinctif de ses écrits , a réellement parlé de cet état fébrile des accouchées ; mais il en a parlé en observateur historien , & nullement en homme de système. Qu'on lise ses livres des Maladies épidémiques ou populaires , ouvrage précieux , en ce qu'il nous retrace la marche de la nature dans les maladies aiguës , lorsqu'elle est livrée à elle-même ; qu'on examine avec attention l'histoire du quatrième , cinquième , onzième malade du premier livre ; du deuxième , dixième , onzième , quatorzième du livre 3 , on y trouvera les caractères principaux de la fièvre puerpérale de nos jours : 1°. les couches ; 2°. la fièvre survenant le deuxième , troisième , jusqu'au quatrième jour ; les lochies supprimées chez certaines , coulant au contraire

chez d'autres ; les douleurs à la matrice ou dans la région , le vomissement , les déjections alvines , le délire , les symptômes nerveux , &c.

Que conclurons-nous de ces observations d'Hypocrate , qu'il existe une fièvre puerpérale spécifique ? Ce seroit bien mal interpréter ce grand homme , que de tirer de ses écrits une telle conclusion : il a vu des femmes en couches attaquées de fièvre , & d'une fièvre très-grave , puisque celles dont il fait l'histoire périrent presque toutes ; mais il étoit bien loin de regarder cette fièvre comme une fièvre spécifique & distincte des fièvres générales. Ce qui le prouve , c'est qu'il n'en a point fait une classe particulière , ni dans ses épidémies , ni dans aucun des autres ouvrages que nous connoissons lui appartenir ; au contraire , l'histoire de la femme en couches attaquée de la fièvre , se trouve à côté de celle qui n'est point en couches , mais attaquée aussi de la même fièvre ; à côté de l'histoire de la femme enceinte , à côté de celle de la fille qui n'a point encore éprouvé ses mois. En un mot , l'histoire de ces fièvres puerpérales , ( qu'on me passe cette dénomination pour mieux me faire entendre ) se trouve classée & confondue parmi les autres histoires de l'épidémie , selon le caractère de cette dernière.

Hypocrate , qui a si bien observé la nature , l'auroit-il donc manquée dans cette circonstance ? Le respect dû à ce grand homme qui a été l'objet de  
la

la vénération de tous les siècles qui l'ont suivi, ne permet point un pareil soupçon; d'ailleurs c'est à l'observation à décider, elle seule prouvera plus que tous les raisonnemens.

Hypocrate n'a vu chez ces femmes dont il nous fait fidèlement l'histoire, que la maladie épidémique, que la fièvre de la saison, qui exerçoit son influence sur les femmes en couches, comme sur les autres individus qui se trouverent dans des positions différentes, puisqu'il a rangé leurs maladies dans la même classe, & les a présentées sous le même point de vue. Je vais plus loin, & j'observe avec un de ses meilleurs commentateurs ( Vallesius ), qu'il semble qu'il affecte, toutes les fois qu'il fait l'histoire d'une femme, de spécifier si elle est en couches, & à quelle époque des couches elle est au moment de l'invasion de la fièvre; si elle est en couches d'un garçon ou d'une fille, ou si elle est dans un état de grossesse, ou enfin si c'est une fille qui n'ait pas encore eu ses mois; comme s'il avoit voulu donner à entendre que quel que soit l'état de l'individu, il est susceptible d'être atteint de la maladie épidémique, & que les symptômes qui paroissent étrangers à l'épidémie, doivent être rapportés à l'état particulier où se trouve le sujet au moment de l'invasion de la fièvre épidémique. Cette circonstance des histoires qu'il rapporte, prouve évidemment que la nature ne lui a point échappé ici plus qu'ailleurs, & qu'il a fort bien su distinguer les

accidens des couches, de ce qui appartient uniquement à la fièvre qui les accompagne.

La nature est toujours la même; elle est telle aujourd'hui qu'elle étoit du temps d'Hypocrate: il ne s'agit que de savoir bien l'observer comme lui, pour appercevoir les mêmes phénomènes. Ceux qui prétendent qu'elle a changé, s'ils veulent être de bonne foi, & se dépouiller de leurs préjugés, conviendront que la différence, s'il en existe, vient non d'un changement réel qu'elle ait éprouvé, mais des modifications qu'apporte nécessairement à sa marche une manœuvre trop précipitée ou plus compliquée que celle qu'employoit ce grand homme; car on ne peut point disconvenir que la médecine agit aujourd'hui dans une infinité de cas où elle étoit simplement spectatrice de son temps. C'est donc à l'observation, je le répète, à décider si ce grand homme a manqué la nature dans cette circonstance. Il est clair que si, dans les âges subséquens, on a observé la même chose que lui, il a bien observé, & qu'il n'a fait que suivre la nature, en réunissant sous un même point de vue la maladie épidémique & la prétendue fièvre puerpérale, ou pour mieux dire, en n'en faisant qu'une seule & même maladie. Or, lisons Sydenham, surnommé à juste titre l'Hypocrate Anglais, qui observoit dans le siècle passé: instruit par une longue expérience, il écrit au docteur Cose, que les femmes en couches sont par leur état dans une disposition parti-

culiere qui les rend susceptibles d'être atteintes des maladies épidémiques. Les lochies étant supprimées, dit-il, il survient une fièvre qui se range le plus souvent dans la classe des maladies épidémiques régnantes : (*nonnumquam post lochiorum suppressionem, in febrem incidunt, quæ in earum, quæ tunc grassantur, epidemiarum castra transit.*) Cette observation de Sydenham se trouve confirmée par presque tous les médecins qui ont décrit l'histoire de quelque épidémie.

Le docteur Richa décrit une fièvre épidémique pituiteuse sous le titre de *constitutio epidemica Taurinensis*, qui régna en 1722. Cette fièvre se masqua sous la forme de plusieurs maladies différentes, qui toutes cependant reconnoissoient la même cause, & étoient de la même nature; chez les femmes enceintes, elle déterminoit l'avortement, & chez les femmes en couches tous les accidens qui caractérisent ce qu'on appelle depuis fièvre puerpérale.

*Ab eodem fonte ortum una & incrementum susceperunt universi propè affectus, quos presens constitutio anni in cœnam tulit quibus & merito accensendi occurrunt, fluores albi mulierum, tunc pallidi virginum colores, infandaque puerperarum clades..... plerasque alias recensere subit quæ aut abortivos fœtus aut molares edidere, plerasque etiam, quæ maturo edito feliciter partu paucis post diebus latenter occubuerunt. Tota scilicet malorum ilias, ab unâ & eâdem univèrsali causâ pendebat.*

Peut-on rien voir de plus conforme aux observations du grand Hypocrate ?

Ce même Richa décrit une épidémie inflammatoire qui se manifesta sous la forme d'érysipele en 1721, & qui fut funeste aussi aux femmes en couches. L'ouverture des cadavres de ces dernières, le convainquit que la fièvre qui avoit causé la mort, -étoit de la même nature que l'épidémie régnante ; la dissection d'une, entr'autres, qui fut atteinte de la fièvre le troisieme jour des couches, & mourut le douzieme, lui fit voir la matrice & les intestins phlogosés, & la trompe droite en suppuration.

Roederer & Wagler ont observé à Gottingue une épidémie particuliere, qu'ils ont décrit sous le nom de *Morbo mucoso*, ouvrage qu'on regarde, à juste titre, comme un chef-d'œuvre dans son genre, ainsi que les premiers ; ils ont observé qu'elle étoit singulierement meurtriere pour les femmes enceintes & en couches. Ces deux états leur parurent même être une disposition prochaine à la maladie, *somitis instar, suscipiendo morbo mucoso favet graviditas & puerperium.* ( Section 11, chap. 8, *quarta species morbi muc.* ) Cette fièvre étoit accompagnée de douleurs de tête, du dos, des extrémités, des hypocondres & d'anxiétés vers la région précordiale. Une chaleur brûlante se faisoit sentir dans l'abdomen, le vomissement s'y joignoit de temps en temps, une soif ardente tourmentoit ces in-

fortunées ; celles qui étoient enceintes rendoient leur fœtus le sixieme ou neuvieme jour , après des douleurs d'enfantement , qui étoient bientôt suivies d'un cortège de symptômes résultant de la fièvre muqueuse abdominale & de la phlogose de la matrice. Elles périssoient presque toutes bientôt après leurs couches de la gangrene de l'abdomen , des intestins ou de la matrice.

*Inde secutum est satellitium symptomatum ex morbo abdominali mucoso & uteri inflammatione compositum , paucae evaserunt ut plurimum gangrena abdominali intestinorum uterive brevi à partu perierunt.*

Le fœtus même chez celles qui étoient enceintes, mourut dans le sein par les atteintes de l'épidémie : *memorable est ipsum fœtum mortuum semper morbi matris esse participem.* Vandesboch décrit une épidémie sous le nom de (*Historia constitutionis epidemicæ verminosæ*), qui régna depuis 1760 jusqu'à 1763, dans les isles Overflakes & Goedereede.

Cette constitution épidémique qui par sa nature se rapproche beaucoup de celle de Roederer & Wagler, fut aussi très-pernicieuse aux femmes enceintes & en couches, & confirme les observations qui avoient déjà été faites par les deux premiers. On peut voir dans le chapitre III, section III, *Mucoso verminosa gravidarum & puerperii accessoria*, plusieurs histoires de femmes enceintes & en couches atteintes de l'épi-

démie, présentant généralement tous les symptômes qui forment le tableau de la fièvre puerpérale prétendue spécifique. On peut se convaincre que celles qui furent guéries, furent redevables de leur convalescence, non à une méthode spécifique, mais à un traitement analogue à la nature de la maladie épidémique.

Xavier Fauquen eut occasion de voir à Vienne, en 1770, 1771 & 1772, une épidémie de fièvre putride, qui, après avoir régné dans la ville, exerça cruellement son influence sur les femmes en couches dans l'hôpital. La matrice après l'accouchement restoit dure, gonflée & douloureuse, les lochies se supprimoient; à ces symptômes se joignirent la diarrhée, la chaleur, la soif: les troisieme & quatrieme jours, l'abdomen devenoit météorifié & très-douloureux, & sembloit remonter vers le diaphragme; les mamelles étoient flasques & vides; tous ces symptômes augmentoient jusqu'au sixieme ou septieme jour, époque à laquelle survenoit la mort. L'ouverture des cadavres présenta une fausse membrane formée d'une matiere lactée, caseuse, qui couvroit tous les visceres de l'abdomen, dont la cavité étoit pleine de petit-lait; on trouva même chez certaines de cette humeur laiteuse dans la cavité du thorax. Les visceres en général étoient atteints d'une espece d'inflammation, l'utérus fut trouvé sphacelé chez un grand nombre.

Cette fièvre fut regardée dans le principe

comme inflammatoire, & fut traitée sans succès par les saignées. L'illustre Storkc, qui fut consulté, guidé par l'inspection des cadavres, crut reconnoître que la nature de l'épidémie dépendoit d'une dissolution putride du sang; il proscrivit la saignée, substitua le kina, le camphre à forte dose qu'il faisoit prendre dans des bouillons & en lavemens. Cette méthode fut suivie du plus heureux succès. ( *Vid. Comment. Leips.*, tom. 29, pag. 190. )

Finque décrit une épidémie de fièvres bilieuses, sous le nom de *morbis biliosis anomalis, in comitatu teksen Burgenfi observatis*, qui régna depuis 1776 jusqu'en 1780. Ce médecin, ainsi que ceux que nous avons déjà cité, avoit eu occasion d'observer l'influence de l'épidémie qu'il décrit sur les femmes en couches; comme eux, il a vu que la maladie épidémique se manifestoit chez ces femmes le premier, le second, & le plus souvent le quatrième jour des couches, par la fièvre, des douleurs vives dans toute la région abdominale, accompagnées de météorisme & de dureté de cette partie, qui sembloient annoncer une inflammation vraie de la matrice. L'auteur avoue que ce fut d'abord sa première idée dans laquelle il étoit confirmé par la suppression des lochies qui avoit lieu chez certaines accouchées, quoique ce ne fût point un symptôme général; la maladie de sa propre femme lui fournit une occasion de se convaincre que ces signes qui sembloient annoncer

l'inflammation, étoient dus à la présence de la saburre bilieuse des premières voies, & qu'ils ne demandoient d'autre traitement que celui qui étoit indiqué par la nature de l'épidémie bilieuse. Les succès heureux qu'il retira de cette méthode, & les mauvais effets qu'avoit produit la saignée, lui prouvent qu'il avoit été dans l'erreur dans le principe.

Enfin l'illustre Stoll, & c'est le dernier que je citerai, le flambeau de la médecine moderne, qui savoit si bien distinguer les maladies épidémiques sous le nombreux cortège de symptômes sous lesquels elles se masquent quelquefois, a observé à Vienne, en 1777, une épidémie de fièvres des femmes en couches qui les attaqua toutes indistinctement; elle étoit d'une nature bilieuse. *Morbus aestatis epidemicus omnes quotquot, per eam tempestatem in nostro nosocomio pepererant afflavit.* Une succession alternative de froid & de chaud étoit le premier symptôme de cette fièvre; à celui-ci se joignoit bientôt une diminution du flux lochial, des douleurs vagues, mais cruelles, de tout l'abdomen, principalement de l'hypogastre & de la région de la matrice, qui faisoient craindre à ces femmes le tact même le plus léger. Ces douleurs devenoient fixes & beaucoup plus vives, lorsque la matrice se contractoit & se ramassoit sur elle-même. Ce grand homme avoit eu occasion d'observer ailleurs & dans d'autres temps cette même maladie; il convient que, dans le

principe, il ne la traitoit qu'en tremblant, quoiqu'il connût parfaitement & la nature de l'épidémie, & le traitement qui lui convenoit dans tout autre état que celui des couches, jusqu'à ce qu'enfin la convalescence lente & pénible des malades le fit raviser, & lui apprit à ne point avoir égard à l'état des couches, & à employer une méthode active dirigée contre la véritable cause. (*Vid. Ratio med.*, pag. 211, pa. 2.)

Je pourrois en citer plusieurs autres. Ceux-là me suffisoient pour prouver ce que j'ai avancé, qu'Hypocrate n'avoit fait que suivre la nature, en ne distinguant point la fièvre des femmes en couches, des fièvres générales épidémiques, & en la rapportant à ces dernières : des observations faites long-temps après lui pendant le cours d'un siècle entier & dans des climats différens, confirment sa méthode, & en justifient la bonté.

---

Si nous analysons les diverses épidémies que nous venons de citer, & si nous en prenons l'ensemble, nous y trouverons en général la confirmation des observations qui ont servi de base aux divers systèmes imaginés sur la fièvre puerpérale, & en même-temps une preuve non-équivoque de ce que j'ai avancé, que les états maladifs qui les avoient fournies, quoique ressemblans par leur forme extérieure, étoient cependant bien différens par leur nature.

L'inflammation de l'épiploon & des intestins sur laquelle Léack a bâti son système, se trouve confirmée dans l'épidémie de Richa; l'inflammation de ces mêmes viscères, subordonnée à un état de putridité observée par Hulme, confirmée dans l'épidémie de Roederer; l'inflammation phlogistique de la matrice observée par les médecins d'Edimbourg, dans l'épidémie inflammatoire de Richa; le reflux du lait & les métastases observées par Pufos & Levret, dans l'épidémie de Vandesboch, & sur-tout celle de Fauquen; les congestions bilieuses putrides des intestins & les émanations putrides des lochies retenues dans la matrice, observées par With, confirmées par l'épidémie de Finque & de Stoll.

Ces épidémies fébriles des femmes en couches, car rien n'empêche que pour plus de clarté nous ne les considérons d'une manière abstraite, nous présentent en général les mêmes phénomènes. Dans toutes on voit le même appareil de symptômes, qui décelent une affection grave dont le siège est dans la région abdominale; en sorte qu'à ne les considérer que sous ce rapport, on seroit tenté de croire que toutes sont les mêmes, & n'en font qu'une seule. C'est sans doute cette similitude constante des symptômes dans tous les cas, qui est la cause de l'erreur que je combats, & qui a donné l'idée de quelque chose de spécifique dans la nature de cette maladie dont il falloit s'occuper avec soin pour pouvoir lui trouver un remède aussi spécifique.

Mais si, d'un autre côté, on fait abstraction des phénomènes qui manifestent le dérangement & le travail des couches, pour ne considérer que la fièvre qui l'accompagne, on appercevra facilement une différence, & cette différence sera la même que celle qui se trouve journellement entre une fièvre bilieuse, une fièvre inflammatoire & une fièvre putride, entre une fièvre bilieuse & une fièvre pituiteuse, entre une fièvre simple & une fièvre compliquée, &c., selon que le sang se trouvera dans un état de phlogosé ou de dissolution, ce qui constitue la putridité, selon que l'humeur bilieuse ou pituiteuse domineront dans le corps & formeront le foyer fébrile. Or cette considération de la nature de la fièvre qui accompagne les accidens des couches, est nécessaire dans la pratique, puisque c'est elle qui doit en diriger le traitement. L'état puerpéral fiévreux des femmes en couches n'est donc pas toujours le même, quoique les signes généraux par lesquels il se manifeste, semblent lui imprimer un caractère constamment uniforme : je ne parle que le langage de l'observation.

Sydenham, ce grand homme dont les écrits ne sont qu'un tissu d'observations, appeloit la dysenterie, la fièvre de la saison qui se porte sur les intestins; idée précieuse malheureusement perdue pour une infinité de lecteurs qui ne voient en cela qu'une dénomination singulière, qui cependant renferme un grand sens, puisqu'elle nous

démontre la subordination de cette affection & de toute autre en général, à la fièvre épidémique de la saison, ainsi que l'expérience le lui avoit appris.

A son exemple, j'appellerois volontiers la fièvre des accouchées, fièvre de la saison, qui porte son action sur la matrice ; cette dénomination auroit, ce me semble, le double avantage de désigner le caractère de cette fièvre, d'en distinguer les cas, & de présenter l'idée d'une complication de deux états contre nature, indépendans l'un de l'autre, mais cependant subordonnés l'un à l'autre ; états dont la confusion qui en a été faite, a été jusqu'ici la source d'une infinité d'erreurs.

Cette subordination, au reste, n'a rien d'imaginaire, de systématique ; la nature nous la présente dans toutes les épidémies qui exercent leur influence sur les femmes en couches. Les accidens de ces dernières sont subordonnés à la nature de la fièvre épidémique, & ne cedent qu'au traitement de celle-ci, ainsi que nous l'avons démontré par l'analyse des épidémies observées en différens temps.

Nous ne serons donc point surpris que les divers traitemens imaginés pour combattre cet état maladif, aient été sans succès, ou que ce succès, s'il a eu lieu quelquefois, ne se soit point soutenu ; si on l'avoit envisagé sous le point de vue sous lequel la nature le présente généralement, on auroit vu facilement la raison pour laquelle, éga-

lément « rebelle aux efforts de l'art & aux res-  
 » sources de la nature , cette maladie rapide a  
 » constamment résisté aux remèdes le plus sage-  
 » ment administrés , soit pour prévenir l'inflam-  
 » mation, soit pour détourner l'humeur de dessus  
 » les viscères du bas-ventre, soit pour rappeler  
 » le cours du lait , soit pour combattre la putri-  
 » dité , soit pour procurer les évacuations salu-  
 » taires. » ( Expressions du rapport. ) Je le ré-  
 pete , on ne voyoit jamais la nature que sous la  
 même face , tandis qu'elle en offre plusieurs ; &  
 lorsqu'on croyoit l'avoir bien saisie , c'est alors  
 qu'on s'apercevoit que ce n'étoit plus elle. Tant  
 il est vrai que la raison humaine , amoureuse de  
 l'extraordinaire & du prodige , tandis qu'elle  
 s'occupe à le rechercher , ne voit point ce qui se  
 passe sans cesse sous ses yeux. *Transvolat in medio  
 posita & fugientia captat.* ( *Stoll.* )

L'exposé que nous venons de faire nous  
 donne la solution des diverses questions que la fa-  
 culté de médecine a proposé sur la fin de son rap-  
 port , sur la méthode employée à l'Hôtel-Dieu ,  
 donnée comme spécifique , & dont elle laisse la  
 décision à l'expérience ; favoir :

1°. La méthode des émétiques convient-elle  
 dans tous les cas de fièvre puerpérale ?

3°. Préviendra-t-elle celle qui doit être plus  
 ardente , plus inflammatoire , aussi-bien que celles  
 qui sont compliquées avec la putridité & l'abatte-  
 ment des forces ?

3°. L'ypécacuanha doit-il avoir la préférence sur les autres vomitifs ?

Il est clair qu'elles se décident d'elles-mêmes d'après ce que nous avons dit.

---

Nous n'avons envisagé jusqu'ici la fièvre des accouchées que sous la forme épidémique, & comme dépendante des causes générales ; il nous reste à la considérer sous la forme sporadique, c'est-à-dire, comme dépendante des causes particulières à l'accouchée.

Lorsqu'il n'existe point de constitution épidémique régnante, une femme en couches peut être exposée à l'influence de quelque cause particulière qui déterminera chez elle une fièvre accompagnée des accidens des couches, dont la nature devra être déterminée par la connoissance du tempérament ou de l'ydiosincrasie du sujet, & de l'état actuel des premières voies ; car tout cela contribue à modifier la fièvre, & à lui imprimer un caractère particulier, qui sera bilieux, pituiteux ou nerveux, selon la prédominance des humeurs ou du système des nerfs. Nous allons la considérer dans ce chapitre, sous ce dernier rapport, c'est-à-dire, comme nerveuse.

Sydenham avoit eu occasion d'observer de ces fièvres sporadiques chez des femmes douées d'un tempérament délicat & sensible, qui s'étoient levées trop tôt après l'accouchement, & ex;

posées à l'air. Leur imprudence étoit suivie d'une affection spasmodique grave, qui supprimoit les lochies, & donnoit naissance à tous les accidens de la fièvre puerpérale auxquels il étoit souvent impossible de porter remède. C'est dans ce sens qu'il écrit au docteur Cose, qu'après la suppression des lochies, il survient une fièvre qui se range dans la classe des maladies épidémiques régnantes, ou qui dépend de cette seule cause. *Nonnunquàm post lochiorum suppressionem, in febrem incidunt, quæ vel in earum quæ tunc grassantur epidemicarum castra transit, vel ab eâ solâ pendet origine.*

Cette affection nerveuse, cause déterminante des accidens des couches, il la traitoit par les anti-spasmodiques propres à résoudre les spasmes & à rappeler les lochies. S'ils ne remplissoient point le but qu'il se proposoit, il avoit recours au laudanum, après quoi il livroit la malade à la nature. L'expérience lui avoit appris que cet état ne comportoit point les évacuans d'aucun genre, & que la médecine contemplative étoit en général plus avantageuse que la médecine agissante, lorsque le mal paroïssoit rester dans le même état sans empirer, & qu'enfin la malade étoit hors de danger si elle passoit le vingtième jour : il rapporte l'histoire d'une accouchée, qu'il avoit conduit heureusement jusqu'au quatorzième jour par cette méthode, & à laquelle une saignée du pied faite contre son opinion, & par la persuasion

des femmes dans la vue de rappeler les lochies , avoit causé la mort dans peu d'heures , en augmentant l'affection nerveuse & les spasmes.

J'ai eu occasion d'observer tout récemment , conjointement avec le chirurgien *Armenté* , la confirmation de ce que dit Sydenham , chez une femme dont l'accouchement avoit été très-laborieux. Le sixieme ou septieme jour des couches , cette femme se croyant bien , quoique les lochies coulassent très-peu , & que le lait se portât en petite quantité aux seins , eut l'imprudence de quitter la chambre par un temps très-frais & un vent violent , & de monter au haut de la maison ; le soir même elle reconnut son imprudence , elle éprouva des frissons irréguliers , qui pendant quarante - huit heures se succéderent rapidement sans aucune alternative de chaud ; une douleur se fit sentir vers les ligamens de la matrice du côté droit , qui se propageoit jusqu'aux aines , & de là le long de la cuisse. Bientôt après cette dernière partie parut s'engorger , ainsi que la jambe ; les frissons persisterent toujours sans avoir rien de régulier , & devinrent sensiblement plus forts. Le pouls , pendant tout le temps de leur durée , étoit serré , tendu & petit , & il reprenoit ensuite son mode naturel. Cependant l'engorgement de la cuisse devint considérable , les frissons se changerent en mouvemens convulsifs ; des phlictenes se manifestèrent sur la partie gorgée , la gangrene se déclara , & la mort survint bientôt après.

Cette

Cette affection spasmodique observée par Sydenham comme une des principales causes de la fièvre puerpérale sporadique , & qu'on peut caractériser pour cette raison du nom de fièvre puerpérale nerveuse , peut être déterminée elle-même par plusieurs causes différentes , par l'impression trop prompte d'un air frais , comme dans les cas précités , par une affection quelconque de l'ame , le chagrin , la frayeur , & en général tout ce qui peut affecter le moral. (*Vid.* Selle Beitræge.)

J'ai été assez heureux dans une circonstance , étant à Montpellier médecin de la Charité , pour surprendre , comme l'on dit , la nature sur le fait ; j'étois auprès de la femme d'un négociant , accouchée depuis quatre jours. La chute que fit dans sa chambre , & sous nos yeux , son premier né , enfant qu'elle chérissoit , déterminâ chez elle une affection spasmodique violente , qui fut immédiatement suivie de syncope. Les lochies se supprimèrent tout-à-coup , le ventre se météorisa & devint très-douloureux ; le lait qui s'étoit déjà porté au sein disparut , la fièvre s'alluma avec des légers mouvemens convulsifs. Jeune praticien encore , je n'osai point prendre sur moi de traiter un cas qui me parut extraordinaire , & que je voyois pour la première fois. Je me bornai à prescrire un anti-spasmodique ordinaire , pour remédier aux premiers accidens , qui me parurent être purement hystériques , & j'appelai le citoyen Vigoureux , mon ancien maître , qu'une mort préma-

turée enleva à la faculté de Montpellier ; il insista sur les anti-spasmodiques & les anodins, les fomentations émollientes sur la région abdominale ; les lochies reparurent, & commencerent à ramener le calme. La fièvre se termina par une diarrhée laiteuse avec tenesme, qui parut faire crise.

Cette affection spasmodique purement nerveuse, que nous admettons ici comme cause principale du dérangement des couches, paroîtroit tenir du système, si des observations multipliées ne nous prouvoient journellement combien elle influe sur l'économie des femmes enceintes & en couches. On peut voir dans l'ouvrage déjà cité de Selle ( Beitroege ), les effets extraordinaires qu'une telle affection produisit sur une femme avancée dans sa grossesse ; elle rendit dans le même moment par le vagin & par les mamelles une grande quantité de lait corrompu.

Morgagni, (*de causis & sedibus morborum*), epif. XLVIII, n°. 44, nous fournit une observation frappante : il rapporte qu'une femme, mere de plusieurs enfans, sujette par tempérament à des attaques d'hystéricie, étant déjà avancée dans sa nouvelle grossesse, avoit idée que ses couches devoient être mortelles ; que le moment du travail étant venu, ses doigts & son ventre se gonflerent prodigieusement, & qu'après avoir accouché d'une fille, au lieu d'un garçon qu'elle désiroit ardemment, elle fut si sensible à cette nouvelle, que son pouls disparut, & son corps devint froid

fans que les lochies cessassent de couler. Elle mourut demi - heure après. Le cadavre rendit par la bouche & le nez une grande quantité d'eau très-fétide. La mort fut attribuée à l'affection spasmodique qu'elle avoit éprouvée.

Cette observation de Morgagni me rappelle ce qui arriva à une femme de distinction alors à Montpellier. Cette femme étoit mere de plusieurs enfans tous femelles, ce qui avoit singulierement aigri l'humeur noire de son époux, dont le caractère ne sympatisoit pas bien d'ailleurs avec le sien. Pendant sa dernière grossesse, elle se flattoit de porter un garçon, sur lequel elle fondoit l'espoir de la paix de son ménage & de son bonheur futur. Le résultat de ses couches, heureuses d'ailleurs, fut une fille dont on lui laissa ignorer le sexe pendant quelque temps. A peine eut-elle appris que les espérances étoient vaines, qu'elle entra dans un état violent qui fit craindre pour ses jours: il en résulta une fièvre puerpérale nerveuse, qui se termina par un transport d'humeur laiteuse au cerveau, suivie d'une manie qui résista à tous les remèdes.

Ces observations suffisent pour prouver l'existence de ce nouveau genre de fièvre puerpérale, & pour démontrer la vérité de ce que j'ai avancé, qu'il en existe d'autant d'especes qu'il peut y avoir des fièvres connues.

POUR bien concevoir en quoi consistent ces accidens des couches, qui, joints à la fièvre, constituent l'état puerpéral fébrile, il faut nécessairement se faire une idée claire de l'état phisiologique de la matrice & ses dépendances pendant la grossesse & au moment des couches; la connoissance de cet état nous fournira celle de l'état pathologique ou maladif, & par conséquent de tous les accidens des couches.

La matrice est un organe sécrétoire, dit Bordeu, qui ne diffère des autres que par une espèce de tact, d'instinct, de propriété sensitive dont elle est douée, au moyen de laquelle elle travaille à la sécrétion de l'humeur qui lui est propre, ( du lait dans la grossesse. ) Cette sécrétion se fait comme celle de la bile & les autres. Il y a cependant cette différence à considérer ici plus que dans les autres organes : le travail particulier, ou l'orgasme de ce corps glanduleux qui lui est propre comme tel, & sa position dans un recoin, où le tissu cellulaire devenu lâche & facile à s'étendre, est plus à même de lui fournir une grande quantité de sérosité ou d'humeur lymphatique; cet orgasme de la matrice qui lui est affecté comme à tous les corps glanduleux, se trouve singulièrement augmenté par le frottement & le chatouillement continuel que lui fait éprouver l'embryon en se colant à sa face interne pour la tetter, pour

ainfi dire ; ce qui ne contribue pas peu à augmenter la quantité de l'humeur lymphatique qui y aborde, à peu-près comme la fuccion du nourriffon, en chatouillant le mamellon, augmente le travail & l'orgafme de la mamelle, & y fait aborder une plus grande quantité d'humeur laiteufe. Au refte, ces deux efpeces d'organes peuvent être regardés comme des glandes qui font fœurs, qui s'entr'aident mutuellement & concourent de concert à la formation du lait : leur dépendance réciproque eft prouvée par une infinité de faits qu'il feroit hors de mon fujet de rapporter.

Il eft donc de fait que pendant la groffeffe, & fur-tout vers les derniers mois, il s'amaffe une grande quantité de fucs lymphatiques, qui fe portent habituellement à la matrice pour nourrir le fœtus, dont le fuperflu, après une élaboration particuliere, paroît fe porter aux mamelles, dont il produit le gonflement qui a lieu pendant cet état & ce temps de la groffeffe, à moins qu'on n'aime mieux l'attribuer à un effet fymphatique, en vertu duquel l'orgafme de la matrice excite celui des mamelles.

Après l'accouchement, la mucofité cellulaire fe ramaffe encore en grande abondance ; mais alors les mamelles qui s'étoient précédemment mifes en orgafme pour élaborer le lait, entrant en fonction, enlèvent à la matrice une partie de cette férofité qui y aborde, & dont l'autre forme

les vidanges. Cet orgasme des mamelles est ordinairement précédé de mouvemens fébriles qui président à la coction nécessaire, & envoient aux seins cette surabondance d'humeurs que la grossesse avoit dirigé vers la matrice : peu à peu cette dernière se tarit & se repose, & les mamelles s'emparent de tout le travail nécessaire à l'établissement du cours du lait.

Il faut distinguer dans les couches trois temps qui sont bien marqués dans la nature, & qu'il est facile de saisir pour peu que l'on y fasse attention : le premier commence avec les douleurs de l'enfantement, & dure jusqu'à l'apparition de la fièvre de lait ; la matrice irritée par les douleurs devient, pour ainsi dire, un nouveau point de fluxion, vers lequel les humeurs déjà dirigées sont attirées comme par un nouveau surcroît de force, & le relâchement qui survient après d'autant plus grand, que les contractions qui ont précédé ont été violentes, la rendent susceptible d'en recevoir une plus grande abondance.

Le second commence avec la fièvre de lait, & finit au moment où les mamelles sont remplies, ce qui fait la crise de cette fièvre. A cette époque la fluxion dirigée vers la matrice commence à cesser ; les humeurs changent de cours, de direction. Elles quittent la matrice pour se porter au sein, sans cependant que celle-ci cesse d'en recevoir encore.

Le troisième commence à la formation du lait

dans les mamelles, & finit avec le temps des couches, qui s'étend communément jusqu'au quarantieme jour.

Pendant ce dernier temps les conduits de la matrice aux mamelles, qui pour n'avoir pas été démontrés encore à l'œil, n'en existent pas moins, demeurent toujours ouverts : la matrice & le tissu cellulaire de son département, encore dans un état de relâchement, continuent de recevoir une certaine quantité de fucs lymphatiques, dont celle-ci se débarrasse sans cesse, à mesure qu'elle reprend son ton naturel, soit en les envoyant aux seins, soit en les rejetant avec les lochies, jusqu'à ce qu'enfin ayant repris toute sa force, elle entre dans un parfait repos.

Je dis que la distinction de ces trois temps est essentielle, ainsi qu'on le verra, parce que la fièvre puerpérale doit nécessairement s'accompagner de phénomènes différens, selon qu'elle survient dans un temps ou dans un autre.

Il n'est pas possible de concevoir cette surabondance d'humeur séreuse qui se porte sans cesse à la matrice & aux mamelles pendant la grossesse, & sur-tout le dernier mois, & après l'accouchement, sans admettre un état pléthorique du système lymphatique, état qui n'est nullement maldif, puisqu'il entre dans les vues de la nature qui le fait servir à la nourriture de l'enfant, & pendant son séjour dans la matrice, & après qu'il a vu le jour : cet état, au reste, de pléthore a été

souvent constaté dans les femmes ouvertes avant ou après les couches. On a trouvé les vaisseaux lymphatiques, & sur-tout ceux de la matrice extrêmement développés, de même que tout le tissu cellulaire de son département. (*Vid.* Astruc, *Traité des maladies des femmes*, tom. premier. Winslow, du bas-ventre.)

Cette pléthore lymphatique qui existe nécessairement chez les femmes enceintes & en couches, se trouve accompagnée d'une débilité relative dans le système des solides, qui semble en altérer la sensibilité, & être une disposition particulière aux affections spasmodiques, ainsi que le prouvent les observations-pratiques de Sydenham, de Selle, & autres. C'est cette débilité relative qui rend si communes les affections nerveuses chez les femmes qui sont dans cet état. C'est là la source de ces mouvemens extraordinaires qu'elles éprouvent, & qui ne laissent appercevoir aucune proportion entre la cause quelquefois très-légère qui les a produits, & les effets qui en sont les suites.

L'état physiologique de la femme en couches, nous présente donc trois circonstances remarquables, qui, à ce que je crois, sont suffisamment démontrées par ce qui a déjà été dit; savoir :

- 1<sup>o</sup>. La pléthore du système lymphatique.
- 2<sup>o</sup>. La direction ou le mouvement des humeurs de ce système, qui varie selon le temps des couches.

3°. La sensibilité exaltée des nerfs , ou la disposition aux spasmes qui l'accompagne.

Ce sont là les trois élémens de la fièvre puerpérale qui vont nous fournir l'explication de tous les phénomènes qu'elle nous présente.

Et en effet, supposons qu'une affection spasmodique , déterminée par une cause quelconque , ( car elles sont en grand nombre ) , survienne dans le premier temps des couches , c'est-à-dire , au moment où la sécrétion du lait va se faire dans les seins , elle se fera sentir principalement dans les parties qui dans ce moment sont dans un état de travail , & sous ce rapport plus susceptibles d'en recevoir l'impression. Ce sera la matrice & toutes ses dépendances. Ce spasme , en crispant ce viscere , imprimera à la sérosité que ses vaisseaux renferment en abondance , un mouvement inverse , qui l'empêchera d'aborder aux mamelles , où il doit naturellement se porter , & le fera refluer sur les diverses parties qui ont le plus de connection & de sympathie avec la matrice. Or , si l'on considère que les intestins & toutes les parties abdominales internes , sont parsemées de vaisseaux qui les unissent intimément avec tout le système lymphatique en général , & la matrice en particulier , on concevra facilement comment il est possible qu'elles deviennent le point central où se feront principalement les stagnations & les méraстases , qui sont un des élémens de la fièvre puerpérale.

Cette humeur séreuse qui fait la matière de ces métastases, dont la dissection démontre l'existence dans l'abdomen, diffère de la sérosité ordinaire, en ce qu'elle a éprouvé dans les vaisseaux de la matrice un commencement de travail qui l'a rendue propre à former le lait, qu'il lui en a déjà imprimé les qualités, de manière qu'il ne lui manque que l'élaboration des mamelles pour avoir la consistance du lait véritable; ce qui nous rend raison des observations multipliées par lesquelles il consiste qu'on a trouvé dans l'abdomen des femmes mortes de la fièvre puerpérale, du petit lait en abondance.

Ce mouvement inverse de la sérosité destinée à former le lait, est la cause de cette flaccidité & du vide des mamelles qu'on observe dans cette fièvre au moment où elles devroient naturellement se gonfler.

On conçoit que pendant ce trouble que la nature éprouve, la matrice peut bien, par ses contractions, rejeter au-dehors une partie de cette sérosité, tout comme elle en fait refluer au-dedans, & par conséquent produire les lochies. Il peut arriver aussi que l'ouverture des vaisseaux resserrée par l'affection spasmodique ne laisse rien échapper, & que les lochies manquent sans que pour cela le mouvement rétrograde en ait moins lieu.

Cette sérosité lymphatique ou ce lait imparfait, si on aime mieux l'appeler ainsi, est par elle-

même une humeur très-douce & exempte de toute espece d'âcreté. Mais lorsque, par l'effet de l'affection spasmodique, elle est extravasée & sortie de ses couloirs naturels, elle perd son principal caractère; elle devient une espece d'excrément qui, par son séjour dans des lieux qui lui sont étrangers, acquiert une acrimonie délétaire que la chaleur développe. Elle se corrompt & imprime une espece de mortification à tout ce qu'elle abreuve. De là résulte cette inflammation vraiment putride des viscères de l'abdomen, des intestins sur-tout & de l'épiploon, qu'on a trouvé quelquefois tombés en suppuration, inflammation, qu'il faut bien distinguer de celle qu'on appelle vulgairement phlogistique.

De là résulte encore cette matiere purulente que le docteur Walter a trouvé en quantité dans les cadavres, & qu'il prétend mal à propos être fournie par l'inflammation du péritoine. De là cette phlogose observée par plusieurs à la face extérieure de la matrice, quoique l'intérieure parût saine & intacte. ( Observation de Bordeu. )

La putréfaction de cette humeur extravasée étant une fois développée, il doit nécessairement en résulter un gonflement, un météorisme de l'abdomen, qui deviendra d'autant plus douloureux & sensible, qu'il sera plus distendu, & que la mortification des viscères qu'il renferme sera plus ou moins grande. Ce sont des effets qu'on observe dans tous les cas de fièvre en général,

accompagnés d'une putridité exaltée des parties intérieures.

Supposons, en second lieu, que cette affection spasmodique survienne dans le second temps des couches, c'est-à-dire, lorsque le lait commence à se séparer dans les seins, il pourra en résulter une fièvre puerpérale, qui nous présentera quelques variétés dans les phénomènes, quoique l'ensemble soit le même que dans le premier cas.

Où le lait déjà formé refluera entièrement pour se porter sur la région abdominale, & y former un dépôt conjointement avec l'humeur séreuse que la matrice ne cesse de recevoir, ce qui nous explique l'observation faite par plusieurs, entr'autres l'illustre Bordeu, qui ont trouvé du lait caillé & du fromage dans l'abdomen, ou une partie restera dans les seins en quantité suffisante pour les tenir sans cesse gonflés, & l'autre ira former quelque métastase; ce qui nous explique l'observation de With & Léack, qui ont vu que les mamelles pendant le cours de la fièvre puerpérale, demeuuroient gonflées & pleines jusqu'à la mort. L'un & l'autre servent de base au système imaginé par Pufos & Levret.

Supposons enfin que le spasme survienne dans le troisième temps, c'est-à-dire, lorsque les mamelles se sont entièrement emparées de la formation & du cours du lait, & que la matrice a repris son ton & sa force, les accidens sont encore plus variés. La direction du lait

ayant été déjà déterminée d'une manière fixe par la nature, cette humeur ne se prêtera pas aussi facilement au mouvement rétrograde que le spasme tend à lui imprimer. La matrice d'ailleurs ayant déjà repris un certain degré d'énergie, offrira une résistance suffisante pour l'empêcher de refluer à travers ses vaisseaux, & de s'épancher dans la cavité de l'abdomen, en quantité suffisante pour produire les accidens graves des deux premiers temps; mais il en résultera des dépôts dans les parties externes, dont le tissu cellulaire communique avec celui de la matrice, & n'a point encore repris depuis les couches sa première force, dans les cuisses, par exemple, & les aines.

Je terminerai ce mémoire par quelques aphorismes qui sont une conséquence rigoureuse de ce qui vient d'être exposé.

1°. Il n'est point de fièvre, quelle qu'en soit la nature, dont les femmes en couches ne soient susceptibles d'être atteintes. D'où il suit qu'il existe autant d'espèces de fièvres puerpérales qu'il peut y avoir de fièvres particulières.

2°. La fièvre puerpérale peut donc être inflammatoire, bilieuse, pituiteuse, nerveuse, &c.

3°. Elle n'est point donc spécifique, une, & toujours la même.

4°. C'est donc mal à propos qu'on a fait dépendre constamment sa cause de l'inflammation de la matrice, des intestins, du mésentère, de

l'épiploon, du péritoine, ou de tout autre viscere quelconque, du reflux du lait & de son mélange avec le sang.

5°. L'état des couches est une disposition à la fièvre de la constitution ou de l'épidémie régnante; aussi est-ce celle à laquelle les femmes en couches sont les plus sujettes. La fièvre puerpérale est alors la même que la fièvre épidémique, modifiée seulement par les circonstances des couches.

6°. Cette fièvre épidémique peut être excitée chez elles dans tous les temps des couches, quelquefois le dernier jour de la grossesse, par plusieurs causes, dont les principales sont un accouchement laborieux qui a exigé l'usage des instrumens; les matieres fécales, âcres, mises en mouvement, qui se font concretes dans les intestins pendant la grossesse; l'abus des huileux, des opiatiques, des absorbans, des remèdes qu'on appelle vulgairement utérins; les erreurs dans la diete, l'air chargé d'exhalaisons, & non renouvelé; un régime échauffant, la fièvre de lait trop forte, trop prolongée, mal soignée.

7°. Cette fièvre est donc susceptible d'autant de méthodes de traitement que l'épidémie peut présenter de caractères.

8°. La méthode antiphlogistique n'est donc pas plus spécifique que la méthode échauffante, que la méthode tonique ou antiputride. L'émétique n'est pas plus spécifique, quoiqu'on en ait dit, que la saignée.

9°. Cette méthode est la seule spécifique qui attaque directement la nature de l'épidémie.

10°. Le caractère nerveux se complique quelquefois dans cette fièvre avec celui de l'épidémie, & exige, s'il prédomine, la combinaison des remèdes toniques & anti-spasmodiques avec ceux qui sont propres à combattre la nature de l'épidémie.

F I N.

$$\begin{array}{r} 472 \overline{) 128} \\ \underline{28} \\ 192 \\ \underline{168} \\ \dots 24 \end{array}$$